

Origines spatiales du conflit français-anglais au Québec : l'exemple de la Basse-Côte-Nord

F. W. Remiggi

Volume 24, numéro 61, 1980

La problématique géopolitique du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Remiggi, F. W. (1980). Origines spatiales du conflit français-anglais au Québec : l'exemple de la Basse-Côte-Nord. *Cahiers de géographie du Québec*, 24(61), 157–166. <https://doi.org/10.7202/021466ar>

Résumé de l'article

Le but principal de cet article est de démontrer comment la géographie historique et culturelle peut contribuer à une meilleure compréhension de l'état actuel des relations franco-anglophones au Québec. Le terrain étudié est celui de la partie orientale de la Basse-Côte-Nord du Québec où la ségrégation religieuse et linguistique entre les communautés francophone-catholique, anglophone-catholique et anglophone-protestante est présente depuis environ 150 ans.

En analysant des données généalogiques, des patterns de migration ainsi que l'histoire institutionnelle de la Basse-Côte-Nord, nous pouvons conclure que le présent conflit entre les francophones et les anglophones de la côte labradorienne s'explique surtout en fonction des premiers patterns de peuplement et de l'évolution socio-spatiale de la région beaucoup plus qu'en termes de racisme et d'antagonisme.

QUELQUES ORIGINES SPATIALES DU PRÉSENT CONFLIT FRANCOPHONE-ANGLOPHONE AU QUÉBEC : EXEMPLE DE LA BASSE-CÔTE-NORD

par

F.W. REMIGGI

*Département de géographie, Université du Québec, Montréal.
Centre d'études canadiennes-françaises, Université McGill, Montréal.*

RÉSUMÉ

Le but principal de cet article est de démontrer comment la géographie historique et culturelle peut contribuer à une meilleure compréhension de l'état actuel des relations franco-anglophones au Québec. Le terrain étudié est celui de la partie orientale de la Basse-Côte-Nord du Québec où la ségrégation religieuse et linguistique entre les communautés francophone-catholique, anglophone-catholique et anglophone-protestante est présente depuis environ 150 ans.

En analysant des données généalogiques, des patterns de migration ainsi que l'histoire institutionnelle de la Basse-Côte-Nord, nous pouvons conclure que le présent conflit entre les francophones et les anglophones de la côte labradorienne s'explique surtout en fonction des premiers patterns de peuplement et de l'évolution socio-spatiale de la région beaucoup plus qu'en termes de racisme et d'antagonisme.

MOTS-CLÉS : Géographie historique et culturelle, relations francophones-anglophones au Québec, Basse-Côte-Nord, conflit.

ABSTRACT

F.W. REMIGGI: Some Spatial Origins of the Present-day Francophone-Anglophone Conflict in Québec: The case of the Lower North Shore.

The basic aim of the paper is to demonstrate how the field of cultural-historical geography can contribute to a greater understanding of present-day Francophone-Anglophone relations in Québec. The study focusses on a case study of the eastern portion of Québec's Lower North Shore where francophone Catholics, anglophone Catholics and anglophone Protestants have lived in religiously and linguistically segregated outposts for nearly 150 years.

The article examines genealogical and migration data and briefly studies the institutional history of the Lower North Shore. On the basis of these data, it becomes apparent that the present conflict between French- and English-speaking Labradorians is not so much the result of out-right racism and antagonism, but rather, it is a natural outgrowth of the initial settlement patterns and subsequent socio-spatial evolution of the Lower North Shore.

KEY WORDS: Cultural-historical geography, francophone-anglophone relations in Québec, Lower North Shore, conflict.

Depuis la publication du rapport Durham en 1839, il est impossible de calculer le nombre d'études et de commissions parlementaires qui se sont penchées sur le problème des relations entre francophones et anglophones au Québec et au Canada¹. Pourtant, en dépit de tous les articles consacrés à cette question, il reste encore à la géographie historique et culturelle d'apporter une contribution essentielle, c'est-à-dire de définir clairement certaines des causes spatiales les plus importantes qui ont contribué à la situation ethno-linguistique du Québec. Cet article tentera ainsi de faire le point, de façon préliminaire et en termes géographiques, sur l'évolution d'une identité territoriale québécoise chez les francophones et d'autre part, d'isoler quelques-uns des facteurs qui ont empêché les Anglo-Québécois d'en faire autant. Il s'agit, plus précisément, de savoir pourquoi la conscience et l'appartenance territoriales de la majorité des Franco-Québécois, y compris les plus ardents fédéralistes qui, par exemple, sont généralement d'avis que la question de la souveraineté relève uniquement des Québécois, se limitent au Québec et pourquoi, chez la plupart des Anglo-Québécois, même ceux dont les ancêtres se sont établis ici au lendemain de la Conquête, on préfère s'associer et s'identifier à l'ensemble du Canada plutôt qu'au Québec ?

Mentionnons au départ que le nationalisme québécois des francophones pourrait possiblement s'apparenter au régionalisme, c'est-à-dire à une identité régionale semblable à celle qui caractérise la majorité des habitants des neuf provinces anglophones du Canada². Comment toutefois expliquer le comportement des Anglo-Québécois qui, tout en partageant une langue commune avec les Canadiens anglais hors Québec, ne s'adonnent pas à un régionalisme québécois ? Il s'agit peut-être d'un problème de prise de conscience collective chez les Anglo-Québécois mais, sans un fondement plus concret, cette explication n'en demeure pas moins vague : pourquoi se dire Canadien quand on pourrait tout aussi facilement se dire Québécois ou même Nord-Américain ? Il faut dès lors trouver des explications à ce phénomène et la géographie nous permet de les identifier et de les étudier un peu plus clairement.

On peut d'abord se demander si les différents patterns de peuplement francophone et anglophone dans l'ensemble du territoire québécois ne sont pas à l'origine des sentiments d'appartenance territoriale des deux principaux groupes linguistiques d'aujourd'hui. Même s'il existe un plurilinguisme de superposition (Sanguin, 1978) au Québec depuis les années 1850-1860, le peuplement francophone du territoire est, à tous les points de vue, à l'opposé de la colonisation anglophone. À l'origine, les francophones se sont répandus partout à partir d'un seul centre géographique, situé dans la vallée du Saint-Laurent. Dechêne (1974, p. 485) résume assez clairement les débuts de cette expansion territoriale à l'époque du Régime français :

La non-intégration du produit agricole au marché explique la nature de la « frontière » de la Nouvelle-France, de ce processus d'expansion de chaque côté du Saint-Laurent à partir de premiers établissements filiformes. Le mouvement continu qui propulse cette population en ondes successives vers de nouvelles terres n'obéit qu'au rythme démographique; il est soutenu matériellement et moralement par les fortes solidarités familiales. Les colons reproduisent sur ces nouvelles marges de défrichement les traits des côtes qu'ils viennent de quitter et qui ne sont toujours qu'à quelques heures de distance.

Ces mêmes forces économiques et démographiques s'exerceront après la Conquête de telle sorte que, de la fin des années 1830 jusqu'aux années 1930, les Canadiens (qui deviendront par la suite Canadiens français, puis Québécois) seront obligés de se répandre, de la même façon, aux quatre coins du Québec³.

Chez les anglophones cependant, les poussées migratoires proviennent de divers endroits, tous à l'extérieur du Québec. Plus important encore, ces nouveaux colons de

langue anglaise se sont dispersés, au départ, dans diverses régions comme la Gaspésie, les Cantons de l'Est et la Vallée des Outaouais. Étant donné la variété des origines ethniques et géographiques de ces immigrants, cette colonisation ponctuelle n'a fait que renforcer les différences ethniques, culturelles et religieuses déjà existantes de telle sorte que l'on n'a jamais vraiment cultivé un esprit de communauté (à l'échelle provinciale) comparable à celui des francophones, sauf depuis quelques années (Caldwell, 1978). De plus, la population anglo-qubécoise s'est toujours caractérisée par un « roulement démographique » que le sociologue Caldwell (*Ibid.*, p. 168) définit comme suit :

La migration des éléments les plus enracinés [de la population anglo-qubécoise] vers les autres provinces canadiennes et l'insertion de la plupart des immigrants dans le milieu anglophone québécois ont eu pour résultat un va-et-vient démographique considérable.

Donc, contrairement à la majorité des francophones, qui peuvent facilement retracer leurs origines québécoises au-delà de sept ou huit générations, la majorité des Anglo-Québécois d'aujourd'hui peuvent rarement aller plus loin que quatre générations québécoises (*Ibid.*, p. 170).

Il est évident que la forme d'un peuplement quelconque dans un territoire donné et par un groupe donné ne suffit pas, en soi, à expliquer adéquatement les patterns d'identité et d'appartenance territoriales subséquents. Cependant, il est possible de retracer les liens socio-spatiaux qui s'ensuivent et qui forgeront cet esprit d'appartenance chez un ou plusieurs peuples. À l'échelle microscopique, revoyons, par exemple, comment les différents patterns de peuplement ont influencé les identités territoriales actuelles des francophones et des anglophones de la partie orientale de la Basse-Côte-Nord du Québec (Blanc-Sablon/St.Paul's River) (figures 1 et 2).

LA BASSE-CÔTE-NORD⁴

La Basse-Côte-Nord comprend tout le littoral labradorien depuis le village de Ké-gashka, juste à l'est de Natasquan, jusqu'à Blanc-Sablon, qui marque la frontière entre le Québec et le Labrador terreneuvien. Cette région mérite une attention spéciale du simple fait qu'aujourd'hui 80% de sa population environ est anglophone. La colonisation de la Basse-Côte-Nord a commencé en 1820 et ne s'est terminée qu'aux alentours de 1890 (Charest, 1970). Les anglophones sont surtout de souche britannique et terreneuvienne puisque la majorité y sont venus directement soit de la Grande-Bretagne, soit de l'île de Terre-Neuve. Les francophones sont, pour la plupart, originaires des comtés de Montmagny et de l'Islet, en passant souvent par la Gaspésie. Il y a aussi quelques familles d'origine acadienne dont les ancêtres étaient natifs des Îles-de-la-Madeleine. À l'échelle régionale, le peuplement de la Basse-Côte-Nord au XIX^e siècle reflète assez bien les patterns que nous avons déjà évoqués auparavant : d'une part, les francophones ont descendu le fleuve pour aller s'installer sur la Côte-Nord, d'autre part, les anglophones sont arrivés de l'extérieur du Québec, du côté de l'Atlantique.

Une fois établis dans la région, les nouveaux habitants se sont vite organisés en trois groupes ethno-linguistiques de telle sorte qu'on retrouve aujourd'hui une communauté franco-catholique, une communauté anglo-catholique et une troisième communauté composée d'anglophones protestants. Ces trois groupes se sont toujours caractérisés par une ségrégation résidentielle très marquée : Blanc-Sablon et Middle Bay sont aujourd'hui presque exclusivement anglophones et catholiques, Lourdes-du-Blanc-Sablon est en majorité francophone et catholique, Bradore regroupe surtout des familles anglo-protestantes, tandis que le village de St.Paul's River se caractérise par une majorité de protestants anglophones et une minorité de catholiques anglophones. Il va sans dire que la religion et

Figure 1

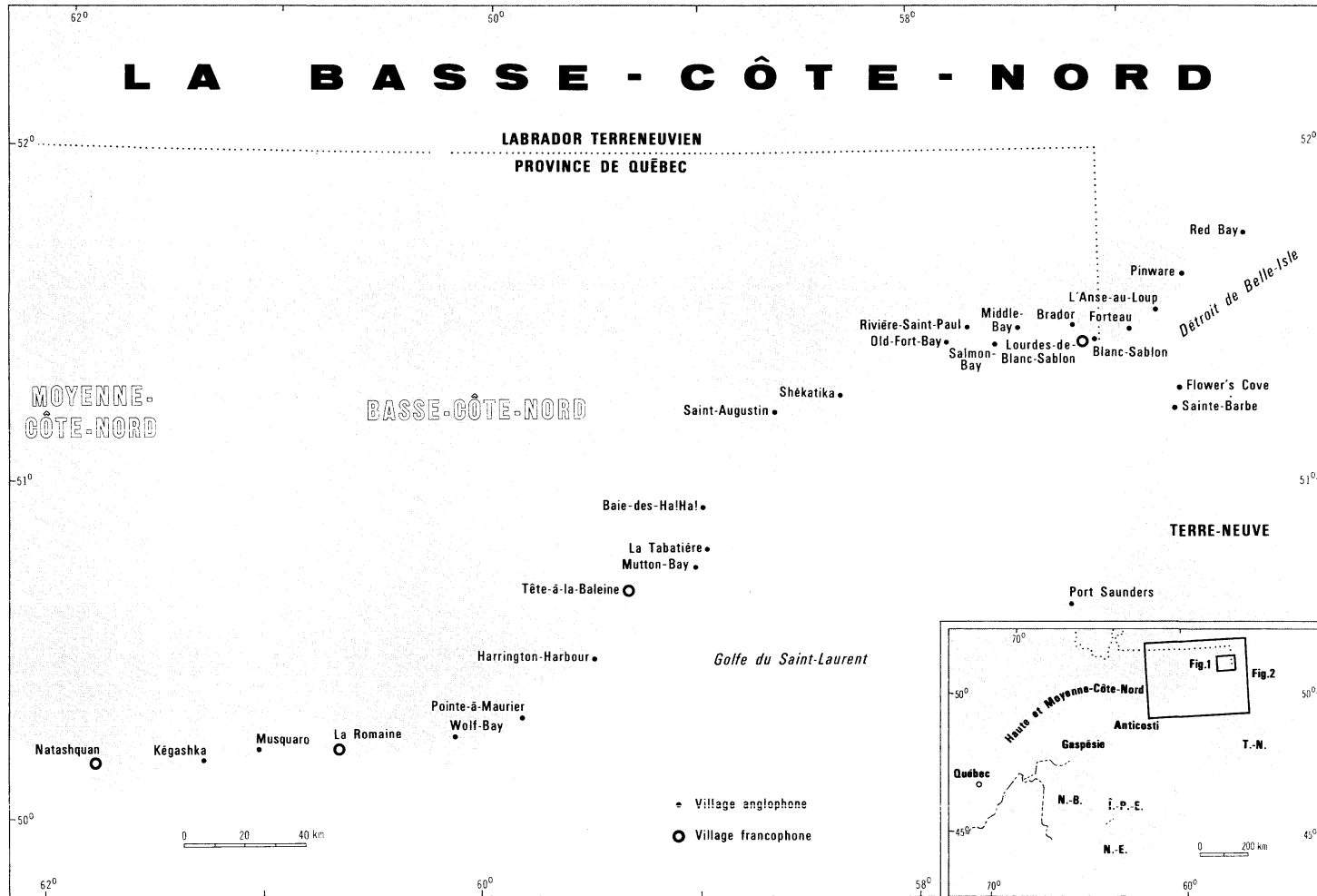
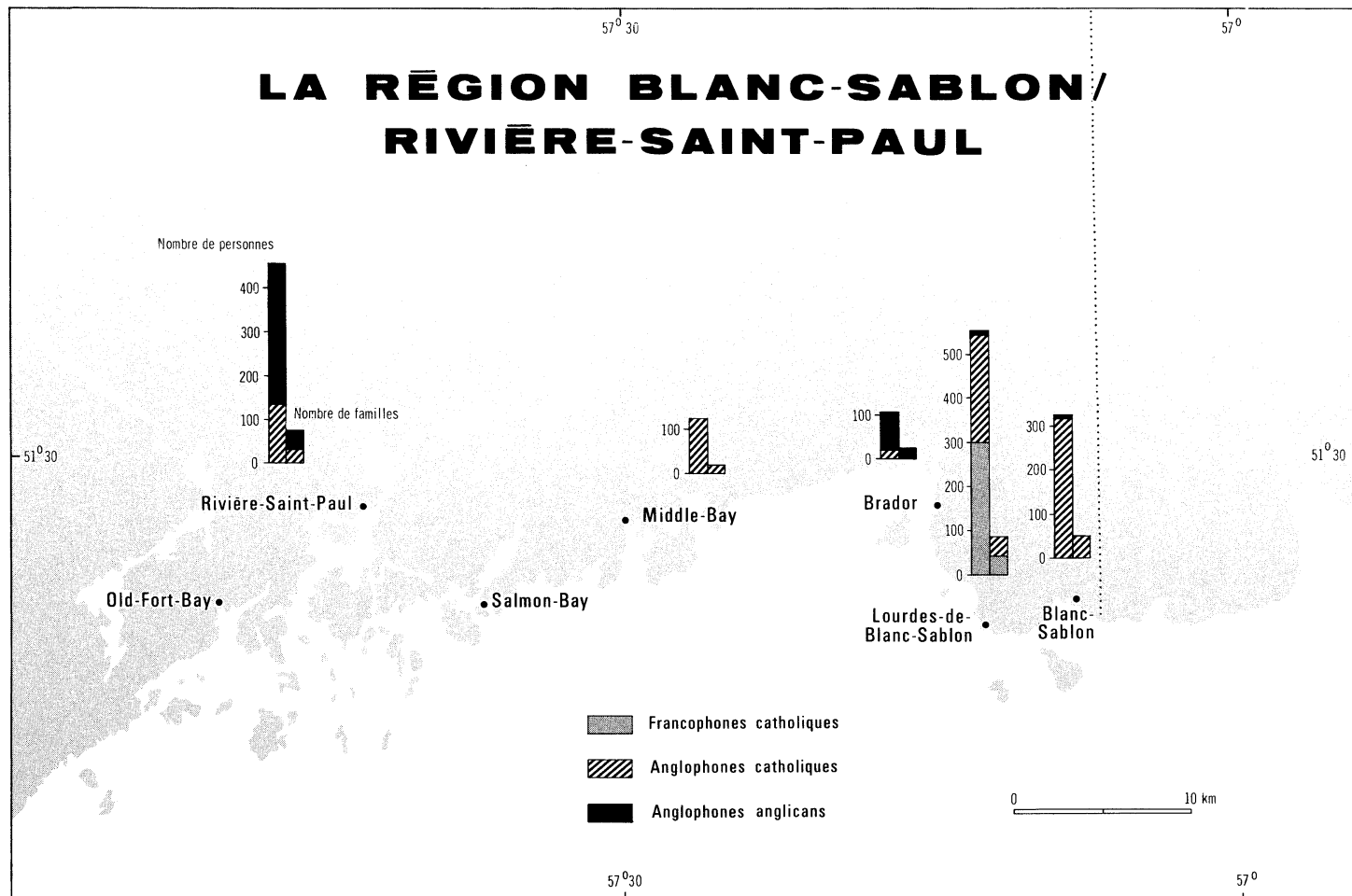


Figure 2



la langue ont joué, depuis le début de la colonisation, un rôle primordial dans l'identification de la population.

Aujourd'hui, tout comme ailleurs dans le monde occidental, la religion tient de moins en moins lieu de critère d'identification tant chez les catholiques que chez les protestants. La langue a cependant atteint une nouvelle dimension sociologique et politique. Comme ailleurs au Québec, elle différencie l'identité territoriale des habitants, c'est-à-dire que les francophones s'identifient surtout au Québec tandis que les anglophones, catholiques et protestants, se reconnaissent surtout une identité terreneuviennne ou encore une identité canadienne. Lors de notre recherche sur le terrain en 1973 et 1974, la majorité des Nord-Côtiers eux-mêmes analysaient la dichotomie d'appartenance à partir, premièrement, de l'origine géographique de leurs ancêtres et, deuxièmement, en raison de leur langue maternelle.

On retrouve ces différences d'identité territoriale dans les patterns d'émigration de la Côte-Nord depuis les années 1920. Le tableau 1 indique que 87,1% des émigrants francophones ont quitté leur village natal pour se rendre ailleurs au Québec, surtout dans les régions septentrionales, mais aussi dans la Moyenne et la Haute-Côte-Nord. Par contre, plus de la moitié des anglophones ont quitté le Québec pour s'installer dans les provinces de l'Atlantique (19,6%) et surtout en Ontario (22,7%). Des migrants anglophones demeurés au Québec, 58,3% se sont rendus dans la région métropolitaine de Montréal, où, selon eux, il existe de meilleures chances de préserver leur identité anglo-canadienne. Enfin, des anglophones qui sont allés dans la Moyenne et la Haute-Côte-Nord, presque tous se sont établis à Sept-Îles, où l'on retrouve aujourd'hui une importante minorité anglophone. Chez les francophones toutefois, l'émigration vers ces deux régions est beaucoup plus répandue spatialement.

Il faut toutefois noté que la conscience territoriale et nationale des Bas-Côtiers, comme celle d'autres Québécois dans la même situation (e.g. en Gaspésie) ne relève pas uniquement de la langue et de l'origine géographique de leurs pères. Comment expliquer, par exemple, l'identité farouchement québécoise et francophone de plusieurs branches de

Tableau 1
Patterns d'émigration de la région
Blanc-Sablon — St. Paul's River, 1925-1970

	<i>Francophones</i>	<i>Anglophones</i>
<i>Provinces de l'Atlantique</i>	4 (6,5%)	39 (19,6%)
<i>Québec</i>		
Moyenne et Haute-Côte-Nord	28 (45,2%)	28 (14,4%)
Québec septentrional	7 (11,3%)	2 (1,0%)
Québec méridional	19 (30,6%)	60 (30,9%)
Total	54 (87,1%)	90 (46,4%)
<i>Ontario</i>	(0,0%)	44 (22,7%)
<i>Provinces de l'Ouest</i>	2 (3,2%)	15 (7,7%)
<i>Extérieur du Canada</i>	2 (3,2%)	7 (3,6%)
TOTAL	62 (100,0%)	194 (100,0%)

N.B. : 1 : une (1) émigration, soit d'un individu (homme ou femme), soit d'une famille.

Source : Remiggi, 1975, pp. 129-130.

la famille JONES de Lourdes-du-Blanc-Sablon ? Cette famille, dont l'ancêtre paternel était d'origine britannique, constitue actuellement près de la moitié du village de Lourdes. Comment expliquer également l'identité très anglophone et canadienne des familles LAVALLÉE et LETEMPLIER du village de Blanc-Sablon situé à 5 km seulement à l'est de Lourdes ? Chez les Lavallée et les Letemplier, qui forment presque la totalité de la population de Blanc-Sablon, les ancêtres paternels venaient de Montmagny.

L'explication de ces cas se trouve du côté maternel des trois familles. Chez les Jones de Lourdes, l'ancêtre paternel était bel et bien un Britannique protestant, mais du côté maternel, la généalogie de cette famille présente une prépondérance marquée de Canadiennes françaises catholiques. Du côté des Lavallée et des Letemplier, les généalogies retracent une imposante lignée de mères et d'épouses anglophones de Terre-Neuve. Non seulement ces mères de famille ont-elles influencé la culture, la langue et la religion de leurs enfants, mais, grâce à leurs propres affinités territoriales et à leurs liens de parenté, elles ont également marqué les patterns des liaisons matrimoniales et des fréquentations territoriales. Par exemple, une fois un premier mariage contracté entre un Blanc-Sablonnais et une Terreneuviennne de Flowers Cove, les généalogies Lavallée et Letemplier indiquent que d'autres mariages de ce genre auront lieu en raison des visites qui s'effectueront entre parents du côté maternel. D'ailleurs, les patterns de mariages exogames dans la partie orientale de la Basse-Côte-Nord confirment cette hypothèse (tableau 2). De plus, ces liens de parenté maternelle sont liés directement aux patterns d'émigration décrits ci-dessus. Puisque l'émigration de la Côte-Nord résulte de facteurs d'ordre économique

Tableau 2
Patterns de mariages exogames
entre les Nord-Côtiens de Blanc-Sablon — St. Paul's River
et des partenaires de l'extérieur, 1840-1970

	Blanc-Sablon	Lourdes-du-B. S.	Bradore Bay	Middle Bay	St. Paul's River
<i>Basse-Côte-Nord</i>					
Old Fort Bay	1	1	5	1	25
St. Augustin	8	7	1	4	5
La Tabatière	1	3	3	—	2
Mutton Bay	—	—	3	—	4
Tête-à-la-Baleine	—	4	1	—	—
Harrington Harbour	—	—	2	—	4
TOTAL	10	15	15	5	40
Québec (autres parties)	1	17	—	—	—
<i>Labrador terreneuvien</i>					
L'Anse au Clair	4	2	9	—	2
Forteau	2	1	4	—	8
L'Anse au Loup	6	4	2	1	3
L'Anse au Diable	—	4	1	—	1
West St. Modeste	11	5	—	—	—
Pinware	2	6	3	—	—
Red Bay	—	1	—	—	—
TOTAL	25	23	19	1	14
Terre-Neuve (autres parties)	13	5	4	2	19
Autres régions	5	2	3	—	13

Source : Remiggi, 1975, pp. 56; 115.

(la Basse-Côte-Nord étant l'une des régions les plus défavorisées du Québec), la plus grande partie des départs doivent s'effectuer à l'intérieur d'un cadre familial : un parent doit loger et nourrir le migrant en attendant que ce dernier se trouve un emploi convenable.

En plus des contacts sociaux, l'évolution de la conscience territoriale dépend aussi des structures institutionnelles qui existent dans les diverses sous-régions d'un territoire donné et qui favorisent l'intégration au milieu. Chez les francophones et les anglophones de la Basse-Côte-Nord, l'existence de deux consciences et de deux identités territoriales si distinctes les unes des autres reflète, encore une fois, les différentes origines géographiques des premiers résidents, ce qui a donné lieu, par la suite, à deux réseaux institutionnels : un québécois, l'autre à la fois britannique et terreneuvien.

Par exemple, peu de temps après son arrivée à Lourdes-du-Blanc-Sablon, une famille de Labadie, originaire du comté de Montmagny, a fait venir le premier enseignant québécois et, quelques années plus tard, à la suite de pressions auprès de l'évêque de Québec, les habitants de Lourdes souhaitaient la bienvenue à leur premier curé résident, un autre Canadien français. Une fois bien ancrées à Lourdes, les institutions scolaires et religieuses ont assuré aux francophones de la Basse-Côte-Nord des contacts permanents avec les autres régions du Québec. Il est certain que, dans un premier temps, ces liens institutionnels étaient plus ou moins importants en ce sens qu'ils ne touchaient qu'un très faible nombre de Nord-Côtiers, ces derniers étant majoritairement des pêcheurs peu instruits, très mal rémunérés et géographiquement isolés du reste du Québec. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, ce sont pourtant ces liens institutionnels qui ont favorisé le village de Lourdes aux dépens des villages anglophones avoisinants. En effet, Lourdes est aujourd'hui le plus structuré et le mieux organisé de la Basse-Côte-Nord et il ne fait aucun doute que l'implantation de services communautaires notamment de l'hôpital, qui dessert tout le littoral, de l'aéroport, du quai, de l'école secondaire et du gymnase, découle de l'action du clergé québécois du village. Ouvrant à l'intérieur de la hiérarchie catholique et au courant des rouages des agences gouvernementales et para-gouvernementales à Québec, Rimouski et Sept-Îles, le clergé a réussi à intégrer le village et ses habitants au reste du Québec. De plus, l'établissement de services comme l'hôpital a fait naître une nouvelle élite locale, composée de médecins, d'infirmières et de techniciens, qui ont su transmettre la nouvelle fierté québécoise de la Révolution tranquille aux francophones de la région.

En revanche, les deux communautés anglophones n'ont presque pas profité de la Révolution tranquille du simple fait qu'elles n'avaient aucun moyen de faire connaître leurs besoins et leurs désirs aux nouveaux dirigeants de Québec et des centres régionaux de Sept-Îles et de Rimouski. Cette absence de ressources résulte, encore une fois, de facteurs historiques reflétant les origines spatiales des premiers anglophones de la Côte-Nord. Par exemple, au village de Blanc-Sablon ayant appartenu à Terre-Neuve jusqu'en 1927, les anglo-catholiques relèvent de l'évêque de Harbour Grace et les enseignants y sont presque tous des Terre-neuviens et des Labradoriens. Dans les autres villages anglo-catholiques, même si l'on relève de l'évêque de Québec et plus tard de celui de Rimouski, on se sert tout de même de ses contacts personnels pour faire venir des enseignants terre-neuviens. Chez les anglo-protestants, les enseignants, les ministres du culte et les autres leaders communautaires viennent surtout de la Grande-Bretagne, des États-Unis et de Terre-Neuve puisque c'est la « Grenfell Mission », un organisme anglican d'origine britannique, qui dessert la Côte-Nord.

Si on les compare aux francophones, les anglophones de la Basse-Côte-Nord sont aujourd'hui défavorisés puisque les transformations issues de la Révolution tranquille,

surtout dans les domaines de l'enseignement et des services sociaux, ont entraîné le remplacement du personnel britannique et terreneuvien par des fonctionnaires franco-qubécois, qui connaissent très peu leurs besoins. Selon eux, cette position défavorable s'explique surtout en termes de favoritisme à l'égard des francophones et de sentiments anti-anglais, voire même anti-canadiens. Dans certains cas, on ne peut nier la présence de tels préjugés chez certains fonctionnaires, mais il serait plus juste d'admettre que c'est un concours de circonstances géographiques et historiques, qui a joué en faveur des francophones et à l'encontre des deux communautés anglophones. Nous doutons par exemple que le clergé catholique, en réclamant un meilleur service téléphonique ou une nouvelle école à Lourdes-du-Blanc-Sablon, le faisait pour nuire aux anglophones des villages voisins. Pourtant, quelles que soient les raisons, les événements des deux dernières décennies n'ont fait que renforcer l'appartenance territoriale terreneuvienne-canadienne des anglophones de la Basse-Côte-Nord, qui, semble-t-il, sont convaincus que tous les droits des Anglo-Québécois seraient à jamais perdus sans le Canada.

En résumé, on peut comprendre la situation inégale des francophones et des anglophones de la Basse-Côte-Nord à partir de raisons ethnolinguistiques mais également géographiques. En colonisant cette région, les premiers francophones et anglophones ne se caractérisaient pas seulement par leur langue et leur culture, mais aussi par leurs contacts et leurs liens, tant personnels qu'institutionnels, avec leurs lieux d'origine. Chez les francophones, ces liens ont éventuellement facilité leur intégration à la société québécoise d'aujourd'hui, ce qui ne pouvait que renforcer leur appartenance territoriale québécoise. Chez les anglophones, on a cultivé les contacts avec Terre-Neuve et la Grande-Bretagne, ce qui n'a pas engendré d'identité territoriale québécoise et n'a pas aidé non plus à leur intégration au Québec. On retrouve aujourd'hui chez eux un attachement sentimental, mais sans signification politique, à Terre-Neuve et à l'Angleterre. Parce qu'ils n'ont pas su se forger un accès auprès des institutions sociales et gouvernementales québécoises, ils se sentent frustrés et abandonnés, ce qui ne fait qu'accroître leur sentiment anti-Québec et même anti-québécois, et par conséquent, leur appartenance territoriale canadienne, perçue comme contre-poids au Québec.

Il est certain enfin que d'autres facteurs, tant politiques que sociologiques, ont joué et continuent toujours d'influencer l'identité territoriale des francophones et des anglophones de la Basse-Côte-Nord. Il est également évident que les arguments présentés ci-dessus mériteraient une analyse plus approfondie. Cependant, tout ce que nous avons voulu montrer ici, c'est que la géographie historique et culturelle peut nous aider à comprendre certains fondements des structures ethno-linguistiques actuelles au Québec et ce, sans faire appel au racisme ou aux préjugés comme on en retrouve de nombreux exemples dans la littérature québécoise.

NOTES

¹ Pour ne citer que quelques exemples récents, voir : Lieberman (1979), Joy (1972) et Hodgins *et al.* (1974). Parmi les études gouvernementales retenons le Rapport Gendron (Québec, 1972) et le Rapport Pépin-Robarts (Ottawa, 1979).

² Les géographes culturels et historiques se sont beaucoup préoccupés du concept de régionalisme. Voir, à titre d'exemple, Merrill (1968).

³ Cette poussée migratoire comprend deux phases : « la colonisation » à l'intérieur du Québec et du Canada, et « l'émigration » des Canadiens français vers les États-Unis, surtout en Nouvelle-Angleterre. Sur la colonisation dans le Nord québécois, voir l'important travail de Morissonneau (1978). Les études sur l'émigration sont beaucoup plus nombreuses. Voir, entre autres, Faucher (1964), Paquet (1964) et Lavoie (1972).

⁴ Cette deuxième partie de l'article est tirée de notre mémoire de maîtrise. Voir Remiggi (1975).

BIBLIOGRAPHIE

- CALDWELL, G. (1978) L'histoire des « possédants » anglophones au Québec. *Anthropologie et sociétés*, 2 (2) : 167-182.
- CHAREST, P. (1979) Le peuplement permanent de la Basse-Côte-Nord du St-Laurent : 1820-1900. *Recherches sociographiques*, XI (1-2) : 59-90.
- DÉCHÈNE, L. (1974) *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*. Montréal, Plon, 588 p.
- DURHAM, J.G.L. (1948) *Le rapport de Durham*. Traduit et annoté par M.P. HAMEL. Québec, Éditions du Québec.
- FAUCHER, A. (1964) L'émigration des Canadiens français au XIX^e siècle : position du problème et perspectives. *Recherches sociographiques*, 5 (3) : 277-317.
- HODGINS, B.W., BOWLES, R.P., HANLEY, J.L. et RAWLYK, G.A. (1974) *Canadiens, Canadians, and Québécois*. Scarborough, Prentice-Hall, 209 p.
- JOY, R.J. (1972) *Languages in Conflict*. Toronto, McClelland and Stewart, Carleton Library n° 61, 149 p.
- LAVOIE, Y. (1972) *L'émigration des Canadiens aux États-Unis avant 1930* Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 87 p.
- LIEBERSON, S. (1970) *Language and Ethnic Relations in Canada*. Toronto, John Wiley and Sons, 265 p.
- MERRILL, G. (1968) Regionalism and Nationalism, in J. Warkentin (Ed.) *Canada : A Geographical Interpretation*, Toronto, Methuen, pp. 556-568.
- MORISSONNEAU, C. (1978) *La Terre promise : le mythe du Nord québécois*. Montréal, Hurtubise HMH, 212 p.
- OTTAWA, La Commission de l'unité canadienne (1979) *Se retrouver : observations et recommandations*. Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services Canada, 160 pages.
- PAQUET, G. (1964) L'émigration des Canadiens-français vers la Nouvelle-Angleterre : 1870-1910. *Recherches sociographiques*, 5 (3) : 319 à 370.
- QUÉBEC, Commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques au Québec (1972), *La situation de la langue française au Québec*. Québec, Gouvernement du Québec, 3 vol.
- REMIGGI, F.W. (1975) *Persistence of Ethnicity : A Study of Social and Spatial Boundaries on the Eastern Lower North Shore, 1820-1970*. St.John's, Newfoundland, Memorial University of Newfoundland, Department of Geography, Unpublished Master's Thesis, 161 p.
- SANGUIN, A.-L. (1978) La territorialité linguistique : l'exemple suisse et le cas du Québec. *Cahiers de géographie du Québec*, 22 (55), pp. 79-82.
- WARKENTIN, J. (Ed.) (1968) *Canada : A Geographical Interpretation*. Toronto, Methuen, 608 p.